

» éclairs rares, mais prolongés, traversent l'obscurité
 » profonde. Les sommets du Parnasse, les cimes de
 » l'Hélicon semblent jeter des flammes. Le torrent
 » de la vallée rend un gémissement pareil à celui
 » dont OEdipe venait de parler. Tout à coup re-
 » tentit au loin comme le roulement d'un char qui se
 » précipite du haut d'une montagne dans le fond
 » d'un ravin, où il arrive brisé. Antigone se re-
 » tourne, le cœur serré de mille angoisses, et elle
 » voit entre deux chênes embrasés le malheureux
 » roi de Thèbes, le visage couvert d'un long voile,
 » tenant d'une main le couteau sacré et de l'autre
 » la patère pleine du sang de la victime. L'auguste
 » misérable est entouré d'une lumière dont Anti-



» gone ne peut soutenir l'éclat et qui s'éteint aussi-
 » tôt. Alors d'épaisses ténèbres lui dérobent la vue
 » de son père, et du sein de ces ténèbres mysté-
 » rieuses sort ce dernier cri : Hélas ! hélas ! adieu,
 » ma fille ! A l'instant même renaît la clarté du jour.
 » Antigone s'approche en tremblant, mais elle ne
 » trouve que la brebis égorgée : il ne restait plus
 » rien d'Oedipe. Ainsi disparut de la terre le fils
 » de Laïus. Fut-il consumé par la foudre ? fut-il
 » englouti dans un abîme ? fut-il enlevé vivant dans
 » l'Olympe ? Les Dieux se sont réservé ce secret. »

BALLANCHE, *Antigone*, liv. II.

ÉTÉOCLE ET POLYNICE.

LES SEPT CHEFS DEVANT THÈBES.

De l'union incestueuse d'OEdipe avec Jocaste naquirent Étéocle et Polynice, dont les discordes et la haine engendrèrent la guerre de Thèbes. Ces deux princes étaient d'abord convenus que chacun d'eux exercerait l'autorité souveraine pendant une année, et que, l'année suivante, l'autre frère monterait sur le trône. Étéocle, l'aîné, prend le premier les rênes du gouvernement ; mais, l'année révolue, il ne veut pas tenir sa promesse. Polynice se retire

à Argos, près du roi Adraste, qui lui donne sa fille en mariage, et essaie de ramener Étéocle à des sentiments de justice. Celui-ci, persistant dans sa mauvaise foi, cherche à faire périr l'ambassadeur Tydée, qui échappe glorieusement à cette trahison. Bientôt une nombreuse armée marche vers les murs de Thèbes. Sept chefs, Adraste, Polynice, Tydée, Amphiaraüs, Capanée, Hippomédon et Parthéno-pée commandaient les assiégeants. Tydée, fils du roi de Calydon et père du fameux Diomède, était gendre d'Adraste. Vainqueur d'Étéocle dans plusieurs combats, il fut tué par Mélanippe. Amphiaraüs, guerrier habile et devin célèbre, avait, par le secours de son art, prévu qu'il périrait dans cette guerre. Il voulut se dérober à son sort, et se cacha avec tant de soin, que son épouse seule connaissait sa retraite. Polynice, qui désirait s'attacher un auxiliaire renommé, gagna l'épouse indiscreète par le don d'un riche collier. Amphiaraüs partit à regret pour se joindre à l'armée; mais il ordonna à son fils Alcméon de faire périr sa femme Euriphile dès qu'il recevrait la nouvelle de sa mort. Jupiter, qu'il outragea, le précipita d'un coup de foudre, avec son char, dans les entrailles de la terre, Alcméon exécuta sur-le-champ l'ordre de son père. Comme l'obéissance était en pareil cas un exécutable forfait, il fut livré aux tourments des Furies, et se

retira en Arcadie, où il épousa Alphésibée, fille du roi Phégée. Plus tard, il la répudia, et exigea d'elle la remise du collier précieux, qu'il offrit à sa nouvelle fiancée, Callirhoé. Les frères d'Alphésibée la vengèrent en assassinant Alcméon. Aussitôt Callirhoé prie les Dieux de faire passer ses deux fils à l'état d'hommes. Ses vœux sont exaucés. Les deux



jeunes enfants tuent les meurtriers de leur père, et égorgent Alphésibée et Phégée; mais, pour apaiser les Dieux, ils sacrifient le collier fatal sur les autels d'Apollon.

Capanée fut foudroyé par Jupiter sur les remparts qu'il venait d'escalader. C'était le plus impie, le plus brave et le plus cruel des sept chefs.

A la porte d'Electre, aux assauts destinée,
S'élève comme un roc l'énorme Capanée.

Nul mortel ne saurait égaler sa stature :
 Audacieux géant qu'agrandit son armure,
 Il jure que nos tours tomberont sous son bras,
 Que les Dieux conjurés ne nous sauveront pas.
 D'une voix sacrilège il défie, il blasphème
 L'Olympe, le Destin et Jupiter lui-même.
 Il ose se vanter qu'en vain le dieu jaloux
 Armerait contre lui son foudroyant courroux.
 Pour lui, tout ce fracas qui fait trembler la terre
 N'est rien que du Midi la vapeur passagère ;
 Pour jeter plus d'effroi, son bouclier d'airain
 Présente un homme nu la torche dans la main,
 Et ces sinistres mots : *J'embraserais la ville !*

ESCHYLE, trad. par La Harpe.

Lorsqu'on brûla les restes de Capanée, son épouse Évadné se jeta dans le bûcher pour ne pas lui survivre. Hippomédon et Parthénopée périrent aussi dans ce siège. Seul des chefs,Adraste revit sa patrie. Quant à Étéocle et Polynice, ennuyés de la durée de cette guerre, ils convinrent de la terminer par un combat singulier ; leur mère, Jocaste, apprit par le récit suivant la funeste issue de leur triste duel :

Vous avez vu, madame, avec quelle furie
 Les deux princes sortaient pour s'arracher la vie ;
 Que d'une ardeur égale ils fuyaient de ces lieux,
 Et que jamais leurs cœurs ne s'accordèrent mieux.
 La soif de se baigner dans le sang de leur frère
 Faisait ce que jamais le sang n'avait su faire :

Par l'excès de leur haine ils semblaient réunis,
 Et, prêts à s'égorger, ils paraissaient amis.
 Ils ont choisi d'abord, pour leur champ de bataille,
 Un lieu près des deux camps, au pied de la muraille.
 C'est là que, reprenant leur première fureur,
 Ils commencent enfin ce combat plein d'horreur ;
 D'un geste menaçant, d'un œil brûlant de rage,
 Dans le sein l'un de l'autre ils cherchent un passage ;
 Et, la seule fureur précipitant leurs bras,
 Tous deux semblent courir au-devant du trépas.

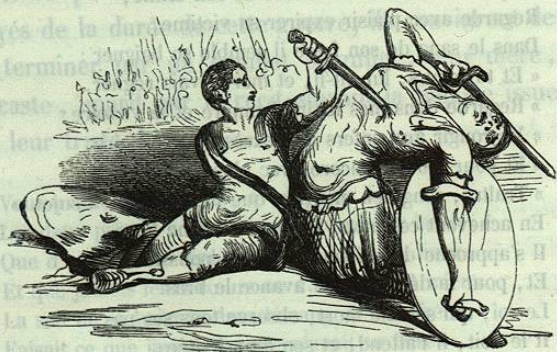
Polynice est frappé le premier.

Mais bientôt le combat tourne à son avantage.
 Le roi, frappé d'un coup qui lui perce le flanc,
 Lui cède la victoire, et tombe dans son sang.
 Les deux camps aussitôt s'abandonnent en proie,
 Le nôtre à la douleur, et les Grecs à la joie ;
 Et le peuple, alarmé du trépas de son roi,
 Sur le haut de ses tours témoigne son effroi.
 Polynice, tout fier du succès de son crime,
 Regarde avec plaisir expirer sa victime ;
 Dans le sang de son frère il semble se baigner :
 « Et tu meurs, lui dit-il, et moi je vais régner.
 » Regarde dans mes mains l'empire et la victoire ;
 » Va rougir aux enfers de l'excès de ma gloire ;
 » Et pour mourir encore avec plus de regret,
 » Traître, songe en mourant que tu meurs mon sujet. »
 En achevant ces mots, d'une démarche fière
 Il s'approche du roi couché sur la poussière,
 Et, pour le désarmer, il avance le bras.
 Le roi, qui semble mort, observe tous ses pas ;
 Il le voit, il l'attend, et son âme irritée

Pour quelque grand dessein semble s'être arrêtée.
 L'ardeur de se venger flatte encor ses désirs,
 Et retarde le cours de ses derniers soupirs.
 Prêt à rendre la vie, il en cache le reste,
 Et sa mort au vainqueur est un piège funeste :
 Et dans l'instant fatal que ce frère inhumain
 Lui veut ôter le fer qu'il tenait à la main,
 Il lui perce le cœur, et son âme ravie,
 En achevant ce coup, abandonne la vie.
 Polynice frappé pousse un cri dans les airs,
 Et son âme en courroux s'enfuit dans les enfers.
 Tout mort qu'il est, madame, il garde sa colère,
 Et l'on dirait qu'encore il menace son frère :
 Son visage, où la mort a répandu ses traits,
 Demeure plus terrible et plus fier que jamais.

RACINE, *les Frères ennemis*, acte v, scène III.

Cette haine implacable se manifesta même après leur mort. Quand on plaça sur le bûcher les corps des deux frères, les flammes se séparèrent en s'élevant dans les airs.



TANTALE, PÉLOPS, ATRÉE ET THYESTE.

Tantale, fils de Jupiter et de la nymphe Plotis, régnait en Phrygie. Un jour que les Dieux le visitèrent, il voulut essayer leur pouvoir, et leur fit servir les membres de son fils Pélops, en leur demandant quel était ce mets inconnu. Cérès, préoccupée de la disparition de Proserpine, mangea l'une des épaules avec son avidité ordinaire ; mais Jupiter foudroya le palais et ordonna à Mercure de précipiter Tantale au fond des Enfers.

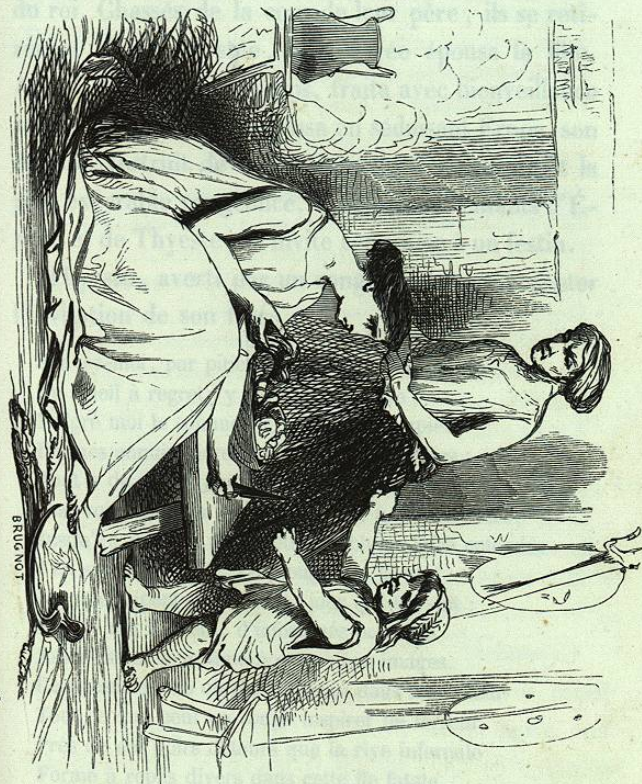
Pélops, ressuscité par les Dieux, reçut une épaule d'ivoire en place de celle que Cérès avait dévorée ; il succéda à son père et soutint, contre le roi de Troie, une guerre à laquelle avait donné lieu l'enlèvement, par Tantale, du jeune Gany-mède, fils de Tros. Pélops, forcé de quitter la Phrygie, chercha une retraite chez OEnomaüs, roi de l'Élide et de Pise. Ce prince ne voulait point marier sa fille Hippodamie, et, joignant à ses refus une cruelle ironie, il annonçait aux prétendants que sa fille épouserait celui qui lui disputerait la victoire à la course des chars. Les vaincus, frappés d'un coup de lance, périssaient au moment où il les atteignait. Il se confiait en la légèreté extraordinaire de ses chevaux, dont le Vent était père. Pélops,

épris d'Hippodamie, eut recours à la ruse. Il accepta le défi, après avoir gagné Myrtille, conducteur du char d'OEnomaüs. Ce serviteur infidèle ôta le morceau de fer qui retenait les roues, et le roi fut tué au milieu de la course. Pélops fit jeter Myrtille dans la mer, sous prétexte de le punir de sa négligence. Maître, par un crime, des états et de

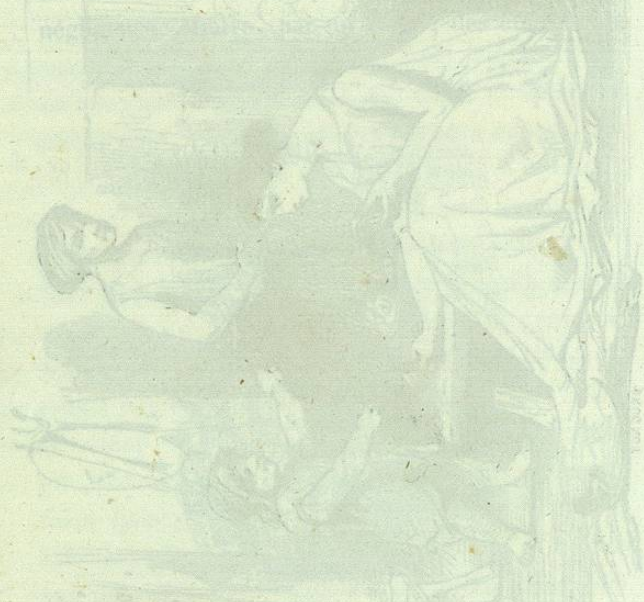


la main d'Hippodamie, il fit la guerre à ses voisins, et s'empara de la contrée que l'on nomme Péloponèse, ou île de Pélops.

Dans cette famille des Pélopidés, le meurtre et l'assassinat semblaient ne devoir jamais s'arrêter.



Après d'Hippodamie, est recouru à la ruse. Il accepta le dolo, sous deux noms Myrtille, conducteur du char d'Agamemnon. Ce serviteur infidèle ota le sang de la royauté.



Dans cette famille des Pélopiens, le meurtre et l'assassinat semblaient ne devoir jamais s'arrêter.

Atrée et Thyeste, fils de Pélops, avaient tué, par le conseil d'Hippodamie, Chrysispe, autre enfant du roi. Chassés de la cour de leur père, ils se retirèrent chez Eurystée, dont Atrée épousa la fille. Atrée, devenu roi d'Argos, traita avec bienveillance son frère, qui le récompensa en séduisant Érope, son épouse. Instruit de cet outrage, Atrée accomplit la plus exécrable vengeance. Il égorge les enfants d'Érope et de Thyeste, et invite ce dernier à un festin.

Thyeste, averti par un songe, hésite à accepter l'invitation de son frère.

Sauvez-moi, par pitié, de ces bords dangereux ;
Du soleil à regret j'y revois la lumière ;
Malgré moi le sommeil y ferme ma paupière.
De mes ennuis secrets rien n'arrête le cours :
Tout à de tristes nuits joint de plus tristes jours.
Une voix, dont en vain je cherche à me défendre,
Jusqu'au fond de mon cœur semble se faire entendre :
J'en suis épouvanté. Les songes de la nuit
Ne se dissipent point par le jour qui les suit :
Malgré ma fermeté, d'infortunés présages
Asservissent mon âme à ces vaines images.
Cette nuit même encor, j'ai senti dans mon cœur
Tout ce que peut un songe inspirer de terreur.
Près de ces noirs détours que la rive infernale
Forme à replis divers dans cette île fatale,
J'ai cru long-temps errer parmi des cris affreux
Que des mânes plaintifs portaient jusques aux cieus.
Parmi ces tristes voix, sur ce rivage sombre,
J'ai cru d'Érope en pleurs entendre gémir l'ombre ;
Bien plus, j'ai cru la voir s'avancer jusqu'à moi.

Mais dans un appareil qui me glaçait d'effroi :
 « Quoi ! tu peux t'arrêter dans ce séjour funeste !
 » Suis-moi, m'a-t-elle dit, infortuné Thyeste. »
 Le spectre, à la lueur d'un triste et noir flambeau,
 A ces mots m'a traîné jusque sur son tombeau.
 J'ai frémi d'y trouver le redoutable Atrée,
 Le geste menaçant et la vue égarée,
 Plus terrible pour moi, dans ces cruels moments,
 Que le tombeau, le spectre et ses gémissements.
 J'ai cru voir le barbare entouré de Furies ;
 Un glaive encor fumant armait ses mains impies ;
 Et, sans être attendri de ses cris douloureux,
 Il semblait dans son sang plonger un malheureux.
 Érope, à cet aspect, plaintive, désolée,
 De ses lambeaux sanglants à mes yeux s'est voilée.
 Alors j'ai fait pour fuir des efforts impuissants ;
 L'horreur a suspendu l'usage de mes sens.
 A mille affreux objets l'âme entière livrée,
 La frayeur m'a jeté sans force aux pieds d'Atrée.
 Le cruel d'une main semblait m'ouvrir le flanc,
 Et de l'autre à longs traits m'abreuver de mon sang.
 Le flambeau s'est éteint, l'ombre a percé la terre,
 Et le songe a fini par un coup de tonnerre.

CRÉBILLON, *Atrée et Thyeste*, trag.

Cependant, le malheureux père prend place au festin royal. Atrée l'invite à boire et lui présente une coupe pleine de sang. Thyeste, saisi d'horreur, se perce de son épée. Mais les Dieux lui permirent de léguer sa vengeance à Égisthe, fils qu'il avait eu de Pélopée.

Fruit d'un grand crime, cet enfant avait été élevé avec Agamemnon et Ménélas, fils d'Atrée. Aussi,

pour le déterminer à un assassinat, il fallut que le spectre de Thyeste vint l'exhorter à plusieurs reprises. Il raconte ainsi à l'un de ses confidents les songes cruels qui l'obsèdent :

O mon père!... pourquoi ton spectre errant, livide,
 Assiège-t-il mes pas? Il me parle, il me suit
 Sous ce même portique, au milieu de la nuit.
 Ne crois pas qu'une erreur, dans le sommeil tracée,
 De sa confuse image ait troublé ma pensée :
 Je veillais sous ces murs, où de son souvenir
 Ma douleur recueillie osait s'entretenir ;
 Le calme qui régnait à cette heure tranquille
 Environnait d'effroi ce solitaire asile ;
 Mes regards sans objet dans l'ombre étaient fixés ;
 Il vint, il m'apparut les cheveux hérissés,
 Pâle, offrant de son sein la cicatrice horrible ;
 Dans l'une de ses mains brille un acier terrible,
 L'autre tient une coupe... ô spectacle odieux !
 Souillée encor d'un sang tout fumant à mes yeux.
 L'air farouche, et la lèvre à ses bords abreuvée :
 « Prends, dit-il, cette épée à ton bras réservée ;
 » Voici, voici la coupe où mon frère abhorré
 » Me présenta le sang de mon fils massacré ;
 » Fais-y couler le sien que proscriit ma colère,
 » Et qu'à longs traits encor ma soif s'y désaltère. »
 Il recule à ces mots, me montrant de la main
 Le Tartare profond dont il suit le chemin.
 Le dirai-je? sa voix perçant la nuit obscure,
 Ce geste, et cette coupe, et sa large blessure,
 Ce front décoloré, ses adieux menaçants...
 J'ignore quel prestige égara tous mes sens.
 Entraîné sur ses pas vers les demeures sombres,
 Gouffre immense, où gémit le peuple errant des ombres,

Vivant, je crus descendre au noir séjour des morts.
 Là, jurant et le Styx et les dieux de ses bords,
 Et les monstres hideux de ses rives fatales,
 Je vis, à la pâleur des torches infernales,
 Les trois sœurs de l'enfer irriter leurs serpents,
 Le rire d'Alecton accueillir mes serments ;
 Thyeste les reçut, me tendit son épée,
 Et je m'en saisissais, quand à ma main trompée
 Le vain spectre échappa poussant d'horribles cris.
 Je fuyais... je ne sais à mes faibles esprits
 Quelle flatteuse erreur présenta sa chimère.
 Il me sembla monter au trône de mon père ;
 Que, de sa pourpre auguste héritier glorieux,
 Tout un peuple en mon nom brûlait l'encens des dieux ;
 Je vis la Grèce entière à mon joug enchaînée,
 La reine me guidant aux autels d'Hyménée,
 Et mes fiers ennemis, consternés et tremblants,
 Abjurer à mes pieds leurs mépris insolents.

LEMERCIER, *Agamemnon*, tragédie.

Égisthe, poussé au meurtre, obéit et périt lui-même misérablement.



L. PLON SC.

AGAMEMNON ET MÉNÉLAS.



Ils avaient épousé Hélène et Clytemnestre, filles de Tyndare. Agamemnon monta sur le trône d'Argos et se fixa à Mycènes. Ménélas, succédant à son beau-père, devint roi de Sparte. Pâris, fils de Priam, roi de Troie, vint à sa cour. Ce jeune prince, qui était d'une grande beauté, avait, aux noces de Thétis et de Pélée, donné la pomme de discorde à Vénus, parce que la déesse des Amours lui avait promis la possession de la plus belle femme de la Grèce. A la vue d'Hélène, Pâris réclama le prix qui lui était dû. . . . Bien-